

et mis au violon ; très-souvent même on vous envoie passer la nuit dans la prison de Constantinople ; au reste, on a l'agré-ment de rencontrer des factionnaires à tout bout de champ ; il n'y a pas en Europe une forteresse mieux gardée sous ce rapport que Péra. Le troisième objet indispensable est un bon bâton, pour écarter les chiens qui sont très-nombreux ; ces animaux reconnaissent les chrétiens à l'odorat, comme nos chiens reconnaissent les mendiants, à la différence près qu'ils n'aboient jamais. Ils s'approchent de vous en sournois, et vous mordent sans mot dire ; les Turcs ont pour eux une tendresse extraordinaire, et cependant ils ne les caressent guère. On voit devant la porte de la plupart des maisons une écuelle pleine d'eau et un lambeau de mauvais tapis, sur lequel est couché l'animal, qui est toujours d'un roux sauve.

On ferait un article très-curieux sur ces chiens de Constantinople, sur leurs habitudes, sur leur législation et sur leurs privilèges ; je n'en parlerai plus cependant que pour raconter une aventure très-fâcheuse qui leur était arrivée quelques semaines avant ma venue à Stamboul.

Il est certain que ces chiens fauves, répandus en si grande quantité dans les rues de Constantinople, sont tous originaires d'Asie et qu'ils descendent de ceux qui arrivèrent avec l'armée conquérante de Mahomet II, en 1453 (1) : le bas peuple turc leur porte pour ce motif un véritable attachement. Malheur à vous si, en plein jour, vous battez un de ces animaux dont les dents viennent de déchirer votre pantalon : le portefaix qui vous verra se mettra du côté de son compagnon et vous serez battu à votre tour de la manière la plus impitoyable. Cependant le nombre toujours croissant de ces chiens engendrait de graves inconvénients ; les rixes entre les Muezzins et les chrétiens devenaient chaque jour plus fréquentes : les envoyés des puissances étrangères élevèrent de vives réclamations ; l'autorité dut prendre des mesures. En pareil cas, à Paris, le préfet de police fait abattre plusieurs milliers de chiens errants, on transporte leurs corps, dans des tombereaux, hors les barrières pour les y enfouir, et tout est dit. Les choses ne peuvent point se passer ainsi dans l'antique ville de Constantin : quatre ou cinq mille chiens furent rassemblés et placés dans des embarcations qui les conduisirent à l'île des Princes, sous le gouvernement d'un Grec qui s'était offert : on donna d'avance à cet industriel la somme nécessaire à l'achat des aliments destinés à nourrir les exilés ; car on voulait s'en débarrasser, mais non point les faire mourir. Le Grec s'était adjoint plusieurs hommes de sa nation : une fois que les chiens eurent été bien établis dans leur nouveau domicile, le perfide surveillant les quitta sans éprouver le moindre remords et courut se réfugier dans les Etats du roi de Thon, où il dépensa en honte avec ses compagnons l'argent destiné à acheter la pitance de ses pensionnaires. Ariane, abandonnée dans l'île de Naxos par le volage Thésée, avait au moins de belles grappes de raisin pour apaiser sa soif ; ces chiens n'avaient pas même le moindre dédommagement. Ils ne se plaignirent pas trop dans les premiers instants, mais au bout de quelques jours, ces infortunés, tourmentés par la faim, se mirent à hurler d'une telle manière que leurs lamentations arrivaient jusqu'à la pointe du sérail et empêchaient les fem-

mes de dormir : d'une autre part, le peuple de Constantinople, instruit de l'aventure, se sentit ému de compassion ; une foule de caïques s'élancèrent vers l'île des Princes dans l'intention de recueillir ces pauvres chiens et les ramener dans leur ancien gîte. Ces animaux affamés, voyant arriver leurs libérateurs, se groupèrent sur le bord du rivage et se précipitèrent avec une telle furie sur la première embarcation qu'ils faillirent la faire chavirer ; le désordre était tel parmi ces indisciplinés que les bateliers jugèrent prudent de virer de bord, car ils couraient risque d'être submergés avec leur caïque sous le poids de ce nombre considérable de chiens qui voulaient tous monter sur le même navire. Ces hommes généreux se virent obligés, pour leur sûreté, de les abandonner à leur malheureux sort.

Lorsque le bâtiment qui vous porte a jeté l'ancre au milieu de la rade, Constantinople se développe devant vous d'une manière admirable, mais néanmoins, comme je l'ai déjà dit, un peu confuse ; pour bien jouir de la position et en avoir une juste idée, il est nécessaire de monter sur la Tour de Galata, au-dessous de Péra. Il faut savoir, pour l'intelligence des lieux, que le faubourg séparé de Constantinople par la mer de Marmara, et que l'on appelle généralement Péra, se divise en trois parties bien distinctes, ou plutôt en trois paliers, car cette montagne ressemble à un immense escalier : le premier palier se nomme *Tophana*, ou le quartier de l'arsenal, car *top* signifie canon ; le second palier se nomme *Galata*, l'ancien quartier franc des Génois ; le dernier palier formant le plateau se nomme *Péra*, lequel est un véritable cloaque, quoiqu'il serve de résidence aux ambassadeurs.

Jaloux de voir Constantinople dans toute sa splendeur, je me rendis à la tour de Galata. Elle est d'une très-belle construction ; les Génois la bâtirent, dit-on, vers le milieu du quatorzième siècle. Le concierge me demanda, en entrant, un présent, qui se dit un *bakchis* ; ce mot est le fond de la langue turque, comme celui de *goddam* est le fond de la langue anglaise : *bakchis* est partout, l'air en retentit, et si les chiens savaient parler, ils vous diraient assurément *bakchis*. L'on m'a raconté à ce sujet une aventure que je dois consigner sur mes tablettes.

Un médecin français établi depuis très-peu de temps à Constantinople, fut appelé pour donner des soins à une femme arménienne dangereusement malade, et appartenant à une famille aisée ; il eut le bonheur de la guérir au bout de deux mois de traitement durant lesquels les visites furent très-fréquentes. Le docteur ayant besoin de toucher le prix de ses honoraires, se présenta chez sa malade qui, depuis plusieurs semaines, jouissait d'une santé très-florissante, grâce à l'intervention éclairée de la médecine ; la jolie cliente, loin de se montrer disposée à payer les visites, tendit la main vers le docteur et lui demanda un *bakchis*.

Revenons à la tour de Galata. Je donnai donc ma redevance au concierge du rez-de-chaussée ; après avoir monté cinquante marches, je me trouvai dans une sorte de corps de garde ; le caporal me demanda très-impérieusement un *bakchis* pour me laisser passer. Enfin j'arrivai au sommet, c'est-à-dire dans une vaste salle où je fus reçu par une espèce de gouverneur chargé de percevoir un droit sur les étrangers qui veulent entrer dans la galerie extérieure ; cet officier me de-

(1) Voyez dans les *Hommes illustres de l'Orient* (édition Lecoffre), l'épisode de la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453.